

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Petite mélancolie...

André Vanasse

Numéro 92, hiver 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37879ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Vanasse, A. (1998). Petite mélancolie.... *Lettres québécoises*, (92), 5–6.



Petite mélancolie...

EN OCTOBRE, JE PARTAIS pour la Foire internationale du livre de Francfort. Cet événement annuel réunit des dizaines de milliers d'éditeurs. Réservée uniquement aux professionnels, cette foire a de quoi impressionner le néophyte : les événements étant répartis dans plusieurs immeubles, les éditeurs circulent de l'un à l'autre grâce à un service de navettes ! Une petite ville dans une grande, sûrement cinquante fois la superficie du Salon du livre de Montréal ! C'est si immense qu'on en reste interdit la première fois qu'on y assiste.

C'est à la Foire de Francfort que se discutent les plus importants contrats d'édition entre les grandes puissances éditrices du monde. On y achète les best-sellers un peu comme des titres à la bourse, c'est-à-dire en fonction de l'offre et de la demande. Parfois des millions de dollars sont en jeu et l'on voit des éditeurs nerveux faire des propositions qui, souhaitent-ils, leur apporteront le gros lot.

Bien sûr, il n'y a pas que les riches. Beaucoup d'éditeurs se regroupent sous un même chapeau — le plus souvent celui d'un pays — pour pouvoir participer à cette foire. Car les coûts de location des stands sont quasi prohibitifs. Quant aux frais de séjour à Francfort, ils sont excessifs : il faut déboursier 250 \$ par jour pour avoir droit à une petite chambre tout juste confortable. Et pas question de la réserver pour seulement deux ou trois jours : il faut la prendre pour toute la durée de la foire. Pourtant, malgré les coûts faramineux d'un séjour à Francfort, les éditeurs viennent toujours aussi nombreux d'une année à l'autre...

L'anglais, langue de communication

C'est à la Foire de Francfort que j'ai compris que le français avait manifestement perdu son statut de langue dominante dans le monde. S'il fut un temps où l'on pouvait encore croire qu'il était une langue universelle, ce temps est définitivement révolu. À Francfort, tout se passe en anglais. Même les Français se plient à la règle d'usage. Parfois, on rencontre un éditeur qui parle français. En général, il vient d'un pays latin et il a dépassé la cinquantaine. Les jeunes, eux, d'où qu'ils viennent, s'en fichent éperdument !

Mais il y a pire encore : la validité d'un livre se juge à sa traduction. A-t-il été traduit en anglais, alors on voit l'éditeur étranger tout à coup prêt à discuter du titre proposé. C'en est parfois choquant. Les Suédois, par exemple (qui, soit dit en passant, maîtrisent d'ordinaire admirablement la langue anglaise), considèrent quasi comme une nécessité que le

livre soit publié en anglais. Je me souviens d'avoir demandé, excédé, à un éditeur suédois si, par hasard, il existait des traducteurs capables de traduire du français au suédois. « Il doit bien y en avoir un ou deux en Suède », lui ai-je dit, ironiquement.

La chance du Canada anglais

Cette expérience plusieurs fois répétée m'a aussi fait réfléchir sur la situation de la littérature canadienne-anglaise dans le monde. Quiconque suit avec un peu d'attention l'évolution de nos littératures nationales ne peut que constater la place de plus en plus visible qu'occupe la littérature canadienne-anglaise sur la scène internationale. Il y a quelques années, j'avais mené une enquête à ce sujet¹ pour découvrir que, si on faisait le décompte des livres d'auteurs canadiens traduits dans le monde, on en arrivait à cette effarante constatation que 93 % avaient été originellement écrits par des auteurs anglophones contre 7 % pour des auteurs francophones. La disproportion est considérable. Si considérable qu'on ne peut pas l'expliquer par la valeur intrinsèque des œuvres et encore moins par les infrastructures éditoriales. Car il faut savoir que l'édition québécoise est extrêmement active et dynamique — particulièrement dans le domaine du roman — si on la compare à sa sœur jumelle canadienne.

L'une des raisons qui expliquent cet écart tient à la domination de l'anglais comme langue mondiale. Cette domination est dorénavant totale. Il suffit de voyager un peu dans le monde pour le vérifier. Ouvrez la télé : les séries états-uniennes sévissent partout. Dans la rue, ce sont les McDo. De plus en plus, on pense et mange à l'américaine, même à Moscou !

Pas étonnant que, de cet envahissement culturel massif qui s'amplifie depuis un quart de siècle, le Canada anglais en ait tiré profit. La preuve en est que les romans canadiens-anglais se vendent infiniment mieux en France que les romans québécois. Ainsi, les éditeurs québécois arrivent difficilement à placer deux ou trois romans par année en France alors que c'est à la dizaine qu'on traduit les romanciers canadiens-anglais. En vérité, la France a suivi le mouvement au même titre que tous les autres pays.

Nostalgie

Vraiment, il y a de quoi être déprimé. Et je le suis chaque fois que je mets les pieds à Francfort. Je le suis d'autant plus que, pour plusieurs

Voix et image S

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Consacrée à la littérature québécoise, *Voix et Images* est publiée trois fois l'an par le Département d'études littéraires de l'Université du Québec à Montréal. Chaque numéro comprend un dossier sur un écrivain ou une écrivaine, ou sur un thème spécifique, des études sur des œuvres de la littérature québécoise et des chroniques sur l'actualité littéraire.

1 an (3 numéros):

Canada, 35 \$; étranger, 40 \$; étudiant, 21 \$.

2 ans (6 numéros):

Canada, 63 \$; étranger, 73 \$; étudiant, 37 \$.

Le numéro: n^{OS} 1 à 32: 5 \$; n^{OS} 33 à 62: 10 \$; n^{OS} 63 et +: 13 \$ (taxes en sus)

Collection:

Cinquante-huit (58) numéros, au prix de 280 \$.

Les chèques ou mandats doivent être faits à l'ordre de:


Service des publications
Université du Québec à Montréal
C.P. 8888, succursale «A»
Montréal (Québec)
H3C 3P8
Canada
Téléphone: (514) 987-7747

raisons, cette ville ne me plaît pas. Ainsi, que je sois à la Foire ou ailleurs dans la ville, j'éprouve toujours un certain malaise.

Quand j'en reviens, je suis à tout coup nostalgique, me rappelant l'époque où la France dominait intellectuellement le monde. Appartenant de plain-pied à l'univers de la francophonie, je pouvais alors mieux contrer l'effet dominateur de la culture anglophone. J'avais l'impression de parler d'égal à égal avec les anglophones. Cela me rassurait.

Ce n'est plus le cas. Cela est si vrai que la France n'arrive même pas à préserver son autosuffisance culturelle: il faut voir le nombre effarant de traductions qui circulent en France pour le comprendre. La vérité vient d'ailleurs, le paradis aussi. La France elle-même ne croit plus à son leadership.

Pris dans cette tourmente, le Québec tente tant bien que mal de faire son chemin. Il y réussit assez bien sur son territoire, mais éprouve de sérieuses difficultés en ce qui concerne l'exportation. Chose certaine, ceux qui ont percé le marché international n'y sont pas parvenus par le relais de la France. Ils ont volé de leurs propres ailes. Ils ont fait le voyage jusqu'à Francfort. Ils ont parlé anglais. Ils n'ont pas eu le choix de vivre avec l'air du temps...

J'ai fait de même... 

Le directeur,
André Vanasse

1. Voir « L'exportation de la littérature: un échec? » dans *Lettres québécoises*, n° 58, été 1990, p. 7-10.

Petite mélancolie...

H O M M A G E

Léopold Lamontagne 1910-1998

Léopold Lamontagne, historien et essayiste, est décédé à Ottawa, le 21 juin 1998. Originaire de Mont-Joli, il avait préparé, après son cours classique au séminaire de Rimouski, une licence ès lettres à l'Université Laval. Après quelques années d'enseignement au séminaire de Rimouski, il obtient un doctorat à l'Université d'Ottawa en 1944 puis un doctorat à l'Université de la Sorbonne en 1955 avec une thèse qu'il publie ensuite sous le titre *Arthur Buies, homme de lettres*. Il avait joint précédemment les forces armées canadiennes à Rimouski dans les années quarante et était devenu par la suite traducteur-réviseur au bureau de traduction de l'armée canadienne à Ottawa de 1942 à 1948. Professeur de français au Collège militaire de Kingston, il devient, en 1949, directeur du département. En 1961, il est nommé professeur de lettres à l'Université Laval et en 1963, doyen de la Faculté des lettres. En 1967, il quitte



l'Université Laval pour devenir directeur du service d'admission à l'Association des universités et collèges du Canada, poste qu'il occupera jusqu'à sa retraite.

En plus de son livre sur Buies, Léopold Lamontagne a publié *Les archives régimentaires des Fusilliers du Saint-Laurent* ainsi qu'une *Histoire du Royal 22^e Régiment* et plusieurs courts essais sur la littérature québécoise. Il a fait partie de nombreuses associations et a été élu à la Société Royale du Canada en 1955. Il a aussi traduit plusieurs ouvrages, dont *Histoire de la peinture au Canada*, de J. Russell Harper. On lui doit également la traduction des biographies anglaises du premier volume du *Dictionnaire biographique du Canada*.

Une vie d'homme de lettres bien remplie.
Adrien Thério 